

MADAME D'ÉPINAY.

LA LOUANGE.

(Lettre à son fils.)

Votre âge est celui de l'espérance, vous pouvez promettre, et j'aime à croire, pour le bonheur de mes jours, que vous promettez beaucoup, mais vous n'avez encore rien tenu; vous méritez donc des encouragements, mais vous ne pouvez prétendre aux éloges. Le jardinier qui planta cette allée de tilleuls, que vous voyez dans le jardin d'Épinay, ne songe pas à les louer de l'ombre qu'ils ne sauraient encore donner; il se borne à une culture soigneuse, et leur procure tous les moyens de croître et de se fortifier; il retranche les rameaux qui pourraient détourner des branches principales les suc nécessaires à la sève; il peut juger, si vous voulez, par la beauté des feuilles de ce que l'arbre pourra devenir un jour; il se flatte dans le silence que ses soins prospèrent; mais il ne songera à vanter ses succès que lorsque, aidé par le temps et la culture, ce tilleul sera devenu l'ornement du jardin de son maître.

La louange est une justice qu'on rend au mérite réel; elle ne doit nous flatter qu'autant qu'elle sait ménager notre modestie, que notre conscience se trouve d'accord avec elle, et qu'elle nous est accordée par des hommes dignes eux-mêmes d'éloges et capables de nous juger. Lorsque vous avez traduit quelques beaux morceaux de Térence ou de Virgile, et que vous avez mis à ce travail toute votre application, seriez-vous bien charmé d'en recevoir des compliments par quelqu'un qui n'aurait nulle connaissance de la langue latine, ou qui, dépourvu de goût et de lumières,

ne saurait juger de la bonté de votre traduction? Non, sans doute. On ne peut ambitionner que les éloges de ceux dont le suffrage est éclairé et fondé.

L'usage de louer les présents à tort et à travers, en réservant les critiques et le blâme aux absents, est une suite de la dépravation de nos mœurs, de notre désœuvrement et du goût immodéré pour la société, qui est si nécessaire aux oisifs. La dissipation nous a rendus étrangers à nous-mêmes; pour n'être jamais avec nous, elle nous fait courir de cercle en cercle, elle nous a fait contracter cette légèreté dans nos propos, avec laquelle nous louons et blâmons ordinairement sans attacher aucune idée à nos jugements: une telle habitude devient bientôt funeste.

La politesse est dans un cœur sensible, une expression douce, vraie et volontaire du sentiment, de l'estime et de la bienveillance. La flatterie, au contraire, n'est qu'un mensonge vain et grossier, dont personne n'est la dupe. On ne la borne plus envers les inconnus à des manières affables et aux égards qu'on doit à tout le monde. Tous ceux qu'on rencontre reçoivent les démonstrations en apparence les plus vives d'une amitié que le cœur n'a jamais ressentie, et l'ami de tout le monde est également froid et indifférent pour tous. Par une envie de plaire démesurée, on s'est accoutumé à des exagérations et à des éloges d'habitude: on loue, non parce qu'on est réellement pénétré de la bonté et de la beauté de la chose qu'on prétend approuver, mais pour ne pas manquer l'occasion de dire un mot agréable. Qu'il soit bien placé, qu'il vienne à propos, ce n'est pas ce qui paraît nous importer. Quel plaisir pourrait faire à un homme sensé une politesse aussi méprisable? Si je mérite réellement des éloges, ne dois-je pas être importuné de ceux dont on m'accable sans jugement, et qu'on est prêt à prodiguer de même au premier venu qui voudra les écouter? Si je n'en mérite point, quelle confusion de recevoir ainsi des reproches sous le nom d'éloges! Car vanter les biens que je ne possède pas, n'est-ce pas me reprocher mon indigence? Il y a plus encore. Cette fureur de louer s'étend quelquefois dans le monde jusque sur les actions les plus répréhensibles, et devient une lâcheté que la légèreté et la frivolité de notre commerce ne sauraient excuser....

Un honnête homme travaille à mériter la louange, mais ne la recherche point; il sait qu'on n'en est plus digne lorsqu'on n'agit que pour elle. Celui qui s'en inquiète fait l'aveu de sa faiblesse et de son peu de mérite. Les anciens ont dit que l'envie suivait la vertu comme l'ombre suit le corps : cela est encore bien plus vrai de la louange; mais le corps ne doit point courir après l'ombre. Une belle action arrache l'admiration de tous les hommes, il n'est pas besoin de mendier les suffrages. Tout s'empresse à célébrer la vertu. L'histoire de France nous apprend que Louis XII, excité par les méchants à venger les offenses qu'il avait reçues de ses ennemis avant que de monter sur le trône, leur dit pour toute réponse : que le roi de France n'était pas fait pour venger les injures qu'on avait faites au duc d'Orléans. Ce mot si généreux et si digne d'un roi fait son effet sur tous les cœurs sensibles; mais ce ne sont pas vos louanges qui le rendent admirable; il l'est en lui-même par le sentiment de bonté qui le dicta. Car si vous veniez à apprendre que ce trait d'histoire est faux, et que Louis XII n'a pas eu le courage de pardonner à ses ennemis, les idées de vertu et de générosité, que vous aviez attachées à l'action du monarque, disparaîtraient, et vos éloges ne seraient plus qu'un vain tissu de paroles.

EULER.

L'ABSTRACTION.

(Extrait d'une lettre à la princesse d'Anhalt.)

Les sens ne nous représentent que des objets qui existent hors de nous, et les idées sensibles s'y rapportent toutes; mais de ces idées sensibles l'âme se forme quantité d'autres, qui tirent bien leur origine de celles-là, mais qui ne représentent plus des choses réellement existantes. Quand, par exemple, je vois la pleine lune et que je fixe mon attention uniquement sur son contour, je me forme l'idée de la rondeur; mais je ne saurois dire que la rondeur existe par elle-même. La lune est bien ronde, mais la figure ronde n'existe pas séparément de toutes les autres figures; et quand je vois une table triangulaire ou carrée, je puis avoir l'idée d'un triangle ou d'un carré, quoiqu'une telle figure n'existe jamais par elle-même, ou séparément d'un objet doué de cette figure. Les idées des nombres ont cette origine; ayant vu deux ou trois personnes, ou d'autres objets, l'âme se forme l'idée de deux ou trois, qui n'est pas attachée aux personnes. Étant déjà parvenue à l'idée de trois, l'âme peut aller plus loin et se former des idées de plus grands nombres, de quatre, cinq, dix, cent, mille, etc., sans qu'elle ait jamais vu précisément autant de choses ensemble. Et pour revenir aux figures, Votre Altesse peut bien se former l'idée d'un polygone, par exemple, de dix-sept cent soixante et un côtés, quoiqu'elle n'ait jamais vu un objet réel qui ait eu une telle figure, et qu'il n'en ait peut-être jamais existé. Un seul cas, donc, où l'on a vu deux ou trois objets, peut avoir porté l'âme à se former des idées d'autres nombres, quelque grands qu'ils soient.

C'est ici que l'âme déploie une nouvelle faculté, qu'on nomme l'*abstraction*, qui a lieu quand l'âme fixe son attention uniquement sur une quantité ou qualité de l'objet, qu'elle l'en sépare et la considère comme si elle n'étoit plus attachée à l'objet. Quand, par exemple, je touche une pierre chaude, et que je fixe mon attention uniquement sur la chaleur, j'en forme l'idée de la chaleur, qui n'est plus attachée à la pierre. Cette idée de la chaleur est formée par l'abstraction, puisqu'elle est séparée de la pierre, et que l'âme auroit pu puiser la même idée en touchant un bois chaud, ou en plongeant la main dans l'eau chaude. C'est ainsi que, par le moyen de l'abstraction, l'âme se forme mille autres idées de quantités et de propriétés des objets, en les séparant ensuite des objets mêmes; comme quand je vois un habit rouge et que je fixe mon attention uniquement sur la couleur, je forme l'idée du rouge, séparé de l'habit, et l'on voit qu'une fleur rouge, ou tout autre corps rouge, auroit pu me conduire à la même idée.

Ces idées acquises par l'abstraction sont nommées *notions*, pour les distinguer des idées sensibles, qui nous représentent des choses réellement existantes.

On prétend que l'abstraction est une prérogative des hommes et des esprits raisonnables, et que les bêtes en sont tout à fait dépourvues. Une bête doit éprouver la même sensation de l'eau chaude que nous, mais elle ne sauroit séparer l'idée de la chaleur et celle de l'eau même : elle ne reconnoît la chaleur qu'autant qu'elle se trouve dans l'eau, et elle n'a pas l'idée abstraite de la chaleur comme nous. On dit que ces notions sont des idées générales qui s'étendent à plusieurs choses à la fois, comme la chaleur peut se trouver dans une pierre, dans le bois, dans l'eau, ou dans tout autre corps; mais notre idée de la chaleur n'est attachée à aucun corps, car si mon idée de la chaleur étoit attachée à une certaine pierre, qui m'a d'abord fourni cette idée, je ne pourrois pas dire qu'un bois ou d'autres corps fussent chauds. Il est donc clair que ces notions, soit idées générales, ne sont pas attachées à certains objets, comme les idées sensibles; et comme elles distinguent l'homme des bêtes, elles s'élèvent proprement au degré du raisonnement, auquel les bêtes ne sauroient jamais atteindre.

Il y a encore une espèce de notions, qui se forment aussi par l'abstraction, et qui fournissent à l'âme les plus importants sujets de déployer ses forces : ce sont les idées des *genres* et des *espèces*. Quand je vois un poirier, un cerisier, un pommier, un chêne, un sapin, etc., toutes ces idées sont différentes; cependant j'y remarque plusieurs choses qui leur sont communes, comme le tronc, les branches et les racines; je m'arrête uniquement à ces choses que les différentes idées ont de commun, et je nomme *arbre* l'objet auquel ces qualités conviennent. Ainsi l'idée de l'arbre, que je me suis formée de cette façon, est une *notion* générale et comprend les idées sensibles du poirier, du pommier, et en général de tout arbre qui existe. Or, l'*arbre* qui répond à mon idée générale de l'arbre n'existe nulle part; il n'est pas poirier, car alors les pommiers n'y seroient pas compris; par la même raison, il n'est pas cerisier, ni prunier, ni chêne, etc.; en un mot, il n'existe que dans mon âme : ce n'est qu'une idée, mais qui se réalise dans une infinité d'objets. Aussi quand je dis cerisier, c'est déjà une notion générale, qui comprend tous les cerisiers qui existent; cette notion n'est pas restreinte à un cerisier qui se trouve dans mon jardin, puisqu'alors tout autre cerisier seroit exclus.

Par rapport aux notions générales, chaque objet existant, qui y est compris, est nommé *individu*; et l'idée générale, par exemple de cerisier, est nommée *espèce* ou *genre*. Ces deux mots signifient à peu près la même chose, mais le genre est plus général et renferme en lui plusieurs espèces. Ainsi la notion d'un arbre peut être regardée comme un genre, puisqu'elle renferme les notions, non-seulement des poiriers, des pommiers, des chênes, des sapins, etc., qui sont des espèces, mais aussi l'idée ou la notion de cerisiers doux, d'aigres et de tant d'autres sortes de cerisiers, qui sont des espèces dont chacune a en elle quantité d'individus existants.

Cette manière de se former des idées générales se fait donc aussi par abstraction, et c'est là principalement où l'âme déploie l'activité et les opérations, d'où nous puisons toutes nos connoissances. Sans ces notions générales nous ne différencierions point des bêtes.

FLORIAN.

LES MAURES D'ESPAGNE.

Tant que Ferdinand III vécut, rien n'altéra la bonne intelligence qui régnait entre le monarque et Mahomet Albamar. Celui-ci mit à profit ce temps de paix pour affermir sa couronne, pour se prémunir contre les chrétiens, qu'il prévoyait ne pouvoir rester ses amis. Il se trouvait en état de faire une longue défense; maître d'un pays d'une grande étendue, il possédait des revenus considérables qu'il serait difficile d'apprécier, attendu la valeur peu connue des monnaies arabes, et les différentes sources où puisait le Trésor public. Toutes les terres, par exemple, payaient au souverain le septième de leurs productions en tout genre; les troupeaux étaient soumis à la même imposition. Des fermes nombreuses et magnifiques formaient le domaine royal, et l'agriculture, poussée au dernier degré de perfection dans un pays si abondant, devait porter cette espèce de revenus à une somme prodigieuse. Ces richesses étaient augmentées par plusieurs droits que prélevait le souverain sur la vente, sur la marque, sur le passage de toute espèce de bétail. Une loi rendait le monarque héritier de tout musulman mort sans enfants et lui donnait une part dans les autres héritages. Il possédait des mines d'or, d'argent, de pierres précieuses; et, quoique les Maures fussent peu habiles dans l'art d'exploiter les mines, Grenade était cependant le pays de l'Europe où l'or et l'argent étaient le plus communs. Le commerce de ses belles soies, la variété de ses autres productions, le voisinage des deux mers, l'activité, l'industrie, l'étonnante population des Maures, leur profonde science dans l'agriculture, la sobriété naturelle aux habitants de l'Espagne, cette propriété des pays chauds qui fait donner beaucoup à la terre et

fait vivre de peu son possesseur, tant d'avantages réunis doivent nous donner une grande idée des ressources et de la puissance de cette singulière nation.

Leurs forces, je ne dirai pas en temps de paix, car presque jamais ils ne furent en paix, étaient à peu près de cent mille hommes. Cette armée, dans un besoin, pouvait aisément se doubler. La seule ville de Grenade fournissait cinquante mille guerriers. D'ailleurs, tout Maure était soldat pour combattre les Espagnols. La différence des cultes rendait ces guerres sacrées, et la haine des deux nations, presque également superstitieuses, armait toujours des deux côtés jusqu'aux enfants et aux vieillards.

Indépendamment de ces troupes nombreuses, braves, mais mal disciplinées, qui se rassemblaient pour une campagne, s'en retournaient ensuite dans leurs foyers, et ne coûtaient rien à l'État, le monarque entretenait un corps considérable de cavaliers disposés sur les frontières, surtout du côté de Murcie et de Jaën, pays sans cesse exposés aux incursions des Espagnols. Chacun de ces cavaliers avait une petite habitation, un petit champ, que le roi lui donnait pendant sa vie, et qui suffisait à son entretien, à celui de sa famille et de son cheval. Cette manière de stipendier les soldats n'était point à charge au Trésor public; elle les attachait davantage à leur patrie, et les intéressait surtout à bien défendre leur patrimoine, toujours le premier ravagé s'ils n'arrêtaient pas l'ennemi. Dans un temps où l'art de la guerre n'exigeait pas, comme de nos jours, d'exercer continuellement de grandes troupes rassemblées, cette cavalerie était excellente. Montée sur des chevaux andalous ou africains, dont le mérite est assez connu, composée de cavaliers accoutumés dès l'enfance à manier ces légers coursiers, à les soigner, à les chérir, à les regarder comme les compagnons de leur vie, elle avait acquis dès lors cette supériorité que nous reconnaissons encore à la cavalerie maure.

Ces redoutables escadrons, dont rien n'égalait la vélocité, qui, dans le même instant, chargeaient en masse, se rompaient par troupe, s'éparpillaient, se ralliaient, fuyaient, revenaient en ligne; ces cavaliers, dont la voix, dont le moindre geste, dont la pensée, pour ainsi dire, était entendue de leurs admirables coursiers, et qui ramassaient au galop leur lance ou leur sabre tombés à terre,

faisaient la principale force des Maures. Leur infanterie ne valait rien ; et leurs places mal fortifiées, entourées seulement de murailles et de fossés, défendues par cette infanterie peu estimée, ne pouvaient résister longtemps à celle des Espagnols, qui commençait dès lors à devenir ce qu'elle fut depuis en Italie sous Gonzalve, le grand capitaine.

FONTENELLE.

L'ASTRONOME CASSINI.

Quand l'astronomie ne seroit pas aussi absolument nécessaire qu'elle l'est pour la géographie, pour la navigation, et même pour le culte divin, elle seroit infiniment digne de la curiosité de tous les esprits, par le grand et le superbe spectacle qu'elle leur présente. Il y a dans certaines mines très-profondes des malheureux qui y sont nés et qui y mourront sans avoir jamais vu le soleil. Telle est à peu près la condition de ceux qui ignorent la nature, l'ordre, le cours de ces grands globes qui roulent sur leurs têtes, à qui les plus grandes beautés du ciel sont inconnues, et qui n'ont point assez de lumières pour jouir de l'univers. Ce sont les travaux des astronomes qui nous donnent des yeux et nous dévoilent la prodigieuse magnificence de ce monde presque uniquement habité par des aveugles....

M. Cassini connoissoit le ciel non-seulement tel qu'il est en lui-même, mais tel qu'il a été conçu par tous ceux qui s'en sont formé quelque idée. Si dans un auteur qui ne traitoit nullement d'astronomie, il y avoit par hasard quelque endroit qui y eût le moindre rapport, cet endroit ne lui avoit pas échappé. Tout ce qui en avoit été écrit sembloit lui appartenir, il le revendiquoit, quelque détourné, quelque caché qu'il pût être.

Dans les dernières années de sa vie, il perdit la vue, malheur qui lui a été commun avec le grand Galilée, et peut-être par la même raison ; car les observations subtiles demandent un grand effort des yeux. Selon l'esprit des Fables, ces deux grands hommes, qui ont fait tant de découvertes dans le ciel, ressembleroient à Tirésias, qui devint aveugle pour avoir vu quelque secret des Dieux.

M. Cassini mourut le 14 septembre 1712, âgé de quatre-vingt-sept ans et demi, sans maladie, sans douleur, par la seule nécessité de mourir. Il étoit d'une constitution très-saine et très-robuste, et quoique les fréquentes veilles nécessaires pour l'observation soient dangereuses et fatigantes, il n'avoit jamais connu nulle sorte d'infirmité. La constitution de son esprit étoit toute semblable : il l'avoit égal, tranquille, exempt de ces vaines inquiétudes et de ces agitations insensées, qui sont les plus douloureuses et les plus incurables de toutes les maladies. Son aveuglement même ne lui avoit rien ôté de sa gaieté ordinaire. Un grand fonds de religion, et ce qui est encore plus, la pratique de la religion aidoit beaucoup à ce calme perpétuel. Les cieus qui racontent la gloire de leur Créateur n'en avoient jamais plus parlé à personne qu'à lui, et n'avoient jamais mieux persuadé. Non-seulement une certaine circonspection assez ordinaire à ceux de son pays, mais sa modestie naturelle et sincère lui auroit fait pardonner ses talents et sa réputation par les esprits les plus jaloux. On sentoit en lui cette candeur et cette simplicité que l'on aime tant dans les grands hommes, et qui cependant y sont plus communes que chez les autres. Il communiquoit sans peine ses découvertes et ses vues, au hasard de se les voir enlever, et désiroit plus qu'elles servissent au progrès de la science qu'à sa propre gloire. Il faisoit part de ses connoissances, non pas pour les étaler, mais pour en faire part. Enfin, on lui pourroit appliquer ce qu'il a remarqué lui-même dans quelqu'un de ses ouvrages que Joseph avoit dit des anciens patriarches, que Dieu leur avoit accordé une longue vie, tant pour récompenser leurs vertus que pour leur donner moyen de perfectionner davantage la géométrie et l'astronomie.

LA DENT D'OR.

Assurons-nous bien d'un fait, avant que de nous inquiéter de la cause. Il est vrai que cette méthode est bien lente pour la plupart

des gens qui courent naturellement à la cause, et passent par-dessus la vérité du fait ; mais enfin nous éviterons le ridicule d'avoir trouvé la cause de ce qui n'est point.

Ce malheur arriva plaisamment sur la fin du siècle passé à quelques savants d'Allemagne.

En 1593, le bruit courut que les dents étant tombées à un enfant de Silésie, âgé de sept ans, il lui en étoit venu une d'or à la place d'une de ses grosses dents. Hortius, professeur en médecine dans l'Université de Helmstad, écrivit en 1595 l'histoire de cette dent, et prétendit qu'elle étoit en partie naturelle, en partie miraculeuse, et qu'elle avoit été envoyée de Dieu à cet enfant, pour consoler les chrétiens affligés par les Turcs. Figurez-vous quelle consolation, et quel rapport de cette dent aux chrétiens, ni aux Turcs. En la même année, afin que cette dent d'or ne manquât pas d'historiens, Rollandus en écrit encore l'histoire. Deux ans après, Ingolsteterus, autre savant, écrit contre le sentiment de Rollandus qui fait aussitôt une belle et docte réplique. Un autre grand homme nommé Libavius ramasse tout ce qui avoit été dit de la dent, et y ajoute son sentiment particulier. Il ne manquoit autre chose à tant de beaux ouvrages, sinon qu'il fût vrai que la dent étoit d'or. Quand un orfèvre l'eut examinée, il se trouva que c'étoit une feuille d'or appliquée à la dent avec beaucoup d'adresse ; mais on commença par faire des livres, et puis on consulta l'orfèvre.

Rien n'est plus naturel que d'en faire autant sur toutes sortes de matières. Je ne suis pas si convaincu de notre ignorance par les choses qui sont, et dont la raison nous est inconnue, que par celles qui ne sont point, et dont nous trouvons la raison. Cela veut dire que non-seulement nous n'avons pas les principes qui mènent au vrai, mais que nous en avons d'autres qui s'accrochent très-bien avec le faux.

De grands physiciens ont fort bien trouvé pourquoi les lieux souterrains sont chauds en hiver et froids en été : de plus grands physiciens ont trouvé depuis peu que cela n'étoit pas.